



HAL
open science

La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes. XIIe Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Sep 2008, Rennes, France. pp.19-40. halshs-00656274

HAL Id: halshs-00656274

<https://shs.hal.science/halshs-00656274v1>

Submitted on 3 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vues & contrevues
XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane (LIBERO),
Université Rennes 2 • Haute Bretagne, 24-26 septembre 2008

Didier Bottineau
CNRS, Université Paris Ouest Nanterre – La Défense

Conférence invitée

La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes

1. La théorie des cognèmes, principes théoriques

En guise d'entrée en matière, on évoquera deux réactions entendues à l'occasion de présentations orales de la cognématique : l'une, négative, la taxait de « cratylisme caricatural » ; l'autre, nuancée, de « vaste fiction à laquelle on a envie de croire ». La théorie des cognèmes a rarement laissé indifférent. Que propose-t-elle exactement ?

Le fait empirique à l'origine du modèle a été appréhendé il y a dix ans à travers la langue anglaise initialement, et étendu par la suite à d'autres langues germaniques, puis romanes, dont l'espagnol, et non indo-européennes. Concernant l'anglais, il part d'un constat très simple : les morphèmes grammaticaux ne présentent pas une structure compacte, mais composée ; leurs signifiants respectifs se laissent analyser en faisceaux d'éléments formateurs signifiants isolables, opposables entre eux, parfois commutables, et que l'on retrouve à travers toute la gamme de la morphologie grammaticale.

Soit par exemple un couple bien connu, *wh-* (interrogatifs et relatifs) / *th-* (article défini, démonstratifs, conjonctions, adverbes de temps et de lieu). L'anglais présente des paires reconnues telles que *when* « quand » / *then* « alors », c'est-à-dire, pour faire simple, 'repérage temporel inconnu / connu', ou 'amémoriel / mémoriel'. Le même raisonnement s'applique en l'état pour le repérage spatial avec le couple *where* « où » / *there* « là ». Dans une approche strictement synchronique qui fait abstraction du devenir des systèmes, il s'applique également aux couples *which* / *this* (sélection amémorielle / mémorielle) et *what* « que / quoi » / *that* « ce / ça » (identification amémorielle / mémorielle). La valeur interrogative ou amémorielle de *wh-* se conserve pour les opérateurs isolés : *who* « qui » (**tho* « lui » n'existe pas), *why* « pourquoi » ; la valeur mémorielle de *th-* également : *the* « le », *thus* « ainsi ». On repère l'existence d'un couple submorphémique muni d'un contraste de valeurs : *th-* est le dénominateur submorphologique commun à un ensemble de marqueurs concernés par l'étiquetage 'mémoriel' d'une catégorie (repérage spatial, temporel, notionnel, déictique) ; *wh-*, celui d'un étiquetage amémoriel ; et pour certaines catégories, les éléments formateurs sont commutables. A ce stade, on ne fait que constater : aucune hypothèse n'est encore formulée sur l'origine du phénomène ni sur le statut cognitif de sa participation aux processus énonciatifs (phénoménologie de première personne) et interprétatifs (deuxième personne) ; tout au plus dit-on que le linguiste adoptant une certaine posture relativement extérieure à l'objet étudié (troisième personne) peut constater l'existence d'un faisceau de phénomènes, sans oublier toutefois que le linguiste est aussi récepteur du fait langagier par lui collecté et organisé (deuxième personne) au sujet duquel il prédique des jugements (première personne).

Si l'on recherche ce type d'échos sur l'ensemble de la morphologie grammaticale de l'anglais, on repère d'autres contrastes de cet ordre, binaires ou ternaires : *s/t* pour le contraste présent / passé ou opération / résultat, dans le domaine du verbe (*plays / played*) comme dans celui du nom : *thiS book* 'cette chose que je catégorise livre' ; *thaT book* 'cette chose qui, pour nous, en situation ou en discours, est prédéfinie / précatégorisée comme livre' (et est susceptible d'être redéfini). *YeS* « oui » (je suis d'accord, acte présent d'approbation) ; *yeT* « pourtant » (introduit le rappel d'une information considérée comme acquise mais que l'on avait perdue de vue en contexte). On touche ici à un aspect irritant du phénomène : la transcategorialité, laquelle reçoit cependant un statut théorique reconnu depuis sa promotion par Stéphane Robert dans le cadre de la grammaire fractale (2003). Dans le domaine des voyelles, on a évoqué le système *u-i-a* (visée, conjonction, disjonction, que l'on peut voir comme une instanciation du système puissance / effecton / effet) : pour les auxiliaires, *do / be / have* (d'où les périphrases verbales *do* + base verbale, *be* + gérondif, *have* + participe passé) ; dans le système des prépositions, *to* (destinatif), *in* (intégratif), *at* (locatif). Et pour ce dernier système il semble remarquable que la distribution des consonnes (*t-* de *to*, *-n* de *in* et *-t* de *at*) se retrouve en l'état au niveau des marqueurs et flexions verbales : infinitif *to*, gérondif *-ing*, participe passé *-ed*. S'il est exact de dire que le préverbe grammaticalise la préposition *to*, il ne l'est pas de dire que *-ing* flexionnaliserait la préposition (*-ing* résulte de l'amalgame d'une marque dentale de participe présent roman, cf. *-end* allemand *lebend* « vivant », et d'un déverbal, cf. *-ung* allemand *Heizung* « chauffage ») ou que *-ed* grammaticaliserait un *at* suffixée : c'est de réfection systématique qu'il s'agit ; un même schème cognitif triphasé, de type puissance, effecton, effet, serait marqué en parallèle dans les domaines de la spatialité nominale et de l'aspectualité verbale par le même appareil submorphémique, à peine modifié. Pure coïncidence ? Le problème est qu'elles se multiplient : français *où* (visée spatiale amémorielle) / *y* (contact spatial) / *à* (locus mémoriel) ; pour l'intériorité et l'accomplissement : *en* (intériorité spatiale capturée d'un point de vue interne, « en immanence ») / *dans* (point de vue externe) / *-ant* (immanence du temps d'évènement). On a identifié des dispositifs analogues dans des langues éloignées typologiquement et aréalement telles que le japonais (distribution des voyelles *u*, *i* et *a* dans les flexions verbales), le basque (voyelles actanciennes de l'auxiliaire agglutinant) et le wolof (voyelles de repérages spatiaux combinées aux classificateurs lexicaux). Dans les langues romanes, un marqueur submorphémique *n*, lié à la négation, participe dans le domaine nominal à l'indétermination (article) et, dans le domaine verbal, à l'inaccomplissement (gérondif) ; et un marqueur *r*, lié à l'agentivité (amorçage et contrôle des processus), occupe largement le terrain de la morphologie dérivationnelle nominale (*-or*, *-ero*), du comparatif archaïque, et dans la morphologie verbale, l'infinitif, le futur, le conditionnel et le subjonctif imparfait.

Comment interpréter le phénomène, s'il en est bien un ? Plusieurs hypothèses sont à exclure en raison de leur coût théorique excessif, du moins tant qu'aucun motif impérieux ne les remet en course. D'une part, le phonosymbolisme universel : on ne peut pas dire que les sons reflètent la manière dont des réalités matérielles sont perçues, ou dont des entités abstraites sont conçues, pour la simple raison que les sujets parlants ne réinventent pas leur langue en acquisition, ils se développent au sein d'un environnement parlant auquel ils s'adaptent par leur savoir-faire interprétatif et (ré)énonciatif. D'autre part, le monogénéisme universel : l'hypothèse d'une langue mère est pour le moins controversée, la méthode suivie par Ruhlen a été vivement critiquée, et la cognématique opère des rapprochements entre des formes diachroniquement non reliées entre elles, faisant la part belle à la réfection des systèmes. On se trouve donc face à une sorte d'aporie où le fait empirique qui semble s'imposer par son évidence quasiment triviale tombe dans le même temps sous le coup d'une interdiction épistémologique d'accéder à l'existence, transgression qui explique la vivacité de certaines réactions rencontrées par la proposition. Pour sortir de cette impasse, il s'impose de revenir à

la source du problème, c'est-à-dire redéfinir intégralement le fait langagier à partir d'une reconstruction phénoménologique de l'expérience de l'acte de parole (Bottineau 2010), et remettre en question la notion même de signe (2003b).

Concrètement, la parole est par définition un enchaînement d'actions motrices : une orchestration de gestes articulatoires exaptés (de fonctions originelles telles que la succion, la morsure, le souffle) et adaptés par recontextualisation (geste sibilant de simili-succion décontextualisée de tout objet à sucer, geste bilabial de simili-têtement sans objet à téter, geste coronal de simili-morsure sans objet à mordre) et coordination autour d'une finalité unificatrice : perturber de manière intentionnelle, contrôlée, régulée et prévisible la qualité acoustique, auditivement percevable, de l'air expiré par voie orale, lui-même dévié à cette même fin du canal expiratoire par défaut, la voie nasale, vers le canal fonctionnellement marqué, la voie orale. Il en résulte un « signal », un enchaînement d'évènements acoustiques détectable et analysable, percevable et interprétable. Le linguiste s'est concentré sur la réception du signal par autrui, aboutissant à un modèle de la communication en « flèche » avec un émetteur, un récepteur, une transmission, et une approche du rapport sens / forme de type encodage / décodage.

Or il se trouve que le premier percepteur du signal phonique est l'émetteur lui-même : par son action motrice, l'émetteur affecte (i) son propre corps, qu'il détecte par proprioception tactile et auditive ; (ii) le milieu atmosphérique ambiant, audible pour le locuteur comme pour l'allocutaire, en position partagée de récepteurs. En outre, il est désormais établi que la catégorisation des actions visuellement observées chez les individus de la même espèce passe par la reconnaissance et la simulation de l'action motrice que l'observateur aurait à exécuter lui-même pour produire le même effet (phénomène d'empathie que Rizzolatti et Gallese expliquent par la théorie des neurones miroirs, mais ce n'est pas la seule option) : l'allocutaire auditeur et éventuellement observateur « interprète », catégorise, *assimile* le signal acoustique en *simulant* un processus para-énonciatif (inconscient) de phonation qui donne accès au « sens » dans toutes ses dimensions, y compris la reconstruction de l'intentionnalité et des émotions ; et la lecture du texte graphié repose sur un principe analogue, par l'intermédiaire d'un encodage grapho-phonique (systèmes alphabétiques et syllabiques) ou grapho-conceptuel (idéogrammes).

Ceci pour dire que l'acte de langage est toujours et avant tout un enchaînement d'actes sensori-moteurs interlocutivement partagé, chacun des participants ayant accès à l'ensemble de la dynamique à partir des symptômes partiels auxquels il a accès du point de vue qu'il occupe. Par cet enchaînement, on fait vivre à *autrui* une cascade d'évènements interprétatifs : reconnaissance de prototypes (unités lexicales), reconnaissance de profils combinatoires (morphèmes grammaticaux), reconnaissance d'enchaînements des éléments précédents (constructions syntaxiques) : chaîne d'actions corporelles qui vectorisent une chaîne d'actions mentales ; mais en agissant ainsi, par le biais de la proprioception, *le locuteur se fait aussi vivre à lui-même la même expérience de construction du sens*, ce qui rend inacceptable la réduction du fait langagier à un processus de transcription ou d'encodage d'évènements mentaux ou de représentations sous-jacents ou en amont : l'idée ne précède pas la parole, elle en est le produit.

Le cas extrême est celui de *l'endophasie*, la parole intérieure : « penser », fondamentalement, n'est rien d'autre qu'un rêve éveillé ; penser, c'est vivre consciemment ce que serait la perception auditive de notre propre production phonatoire si nous nous laissions aller à la somatiser, extériorisation que nous réfréons à des fins évidentes de confinement privatif de la vie mentale et de régulation sociale ; penser, c'est anticiper les effets perceptuels réflexifs d'une action motrice somatiquement inhibée, mais non moins simulée (y compris les variations de cadence, d'intensité, de ton : on pense à la même vitesse que la parole réelle, et on peut faire varier les paramètres prosodiques). Tout se passe comme si le sujet était

incapable de faire émerger à sa propre conscience une représentation sémantique, attentionnellement focalisée et manipulable dans la durée, sans en passer par la même procédure motrice que celle par laquelle il vectorise la construction du sens adressé à autrui : l'action mentale de la production du sens est vectorisée par l'expérience réelle ou simulée de l'action somatique qui la vectorise. Il ne s'agit pas de nier l'existence d'actes de communication ordinaire où un projet sémantique intentionnel à faire partager à autrui se solde effectivement par une actualisation à caractère expressif ; il s'agit de dire que cet usage de la parole n'est qu'un cas particulier du fait langagier, que l'on passe plus de temps encore à coordonner son propre vécu mental par la parole intérieure simulée, laquelle est fonctionnellement inexplicable s'il ne s'agit que d'encoder pour soi-même des représentations ou un projet sémantique préalable pour le seul plaisir d'avoir à le décoder par la suite.

Ce n'est pas non plus qu'il n'existe de pensée hors langage : toute perception visuelle est acte de semiosis immédiate ; tout objet ou évènement se reconnaît par confrontation à une expérience sensori-motrice mémorisée qui détermine des actions possibles (*affordances*) et des valeurs matérielles et symboliques, individuelles et partagées, et permet l'élaboration de projets (nul besoin de se dire « c'est un verre » pour le reconnaître et passer à l'action de se servir une boisson). Il y a une pensée hors langage, y compris dans le monde animal. Mais elle se construit sur la base de l'expérience individuelle immédiate. Par définition la parole réassemble des unités vocales dialogiques, mots et morphèmes, extraites du discours d'autrui, et confusément porteuses du souvenir des conditions de leur emploi dans le contexte des situations vécues où l'on a interagi verbalement avec autrui en les mobilisant : le mot lexical est une « madeleine sociale », une action vocale récurrente à valeur de clé, fournie comme modèle éthologique normatif par l'environnement de l'espèce ; « madeleine » en ce que son réemploi suscite une réminiscence complexe mêlant les situations d'interaction, de référence et de discours dans lesquelles elles ont déjà été rencontrées. Le morphème grammatical est de nature analogue, mais le processus réactivé par son réemploi concerne l'articulation des unités lexicales entre elles au sein du discours et relativement à la situation empirique et interactionnelle de leur survenance. Ainsi, si la catégorie non verbale [chien] d'un individu donné est délimitée par l'expérience des occurrences de l'animal que cet individu aura rencontrées, la notion linguistique *chien* transcende infiniment les limites de la classe égocentrée et, du fait d'être fragment des discours d'un nombre indéterminé d'autrui, fournit la réponse classificatoire collective à la tentative individuelle de classement empirique – le mot comme contrepoint communautaire dialogique à la pauvreté du prototype personnel ; le mot comme éleveur de l'intelligence individuelle au niveau de celle du savoir acquis par l'espèce ; le mot comme amplificateur d'intelligence au sens étymologique. Par rapport au mot lexical, le morphème grammatical est muni d'une sémantique purement collective : derrière le processus marqué par un ou de ne se masque aucun objet, phénomène ou action personnellement identifiable et catégorisable sans en passer par le modèle « magdalénien » normatif fourni par l'environnement parlant.

Autrement dit la parole est une procédure motrice et sensorielle qui permet de faire élaborer par autrui comme par soi-même des *présentations* sémantiques mobilisant des notions dialogiques distinctes des concepts alogiques, et de les articuler selon des protocoles eux-mêmes dialogiques : les procédures combinatoires convoquées par la sémantique grammaticale et selon les chaînes syntaxiques ritualisées dans une langue donnée. Par la parole on produit ainsi un second niveau de pensée consciente qui se distingue du premier par de multiples aspects : la pensée alogique est inspirée de l'expérience subjective, la pensée logique est régulé par les modèles normatifs vécus dans l'interaction en collectivité ; la pensée alogique est instantanée, la pensée logique s'inscrit dans la durée interlocutive et vectorise la coordination des intentionnalités ; la pensée alogique est privée, la pensée logique fédère les psyches. La parole relève de la cognition distribuée : la pensée n'est pas « intérieure »,

confinée dans le cerveau et extériorisée par l'action corporelle (encodagisme et paradigme cognitiviste computo-représentationnel classique) ; la parole corporelle, exécutée (exophasie) ou projetée (endophasie), est une mobilisation des ressources de la sensorimotricité somatique en vue de faire vivre aux cerveaux témoins des événements perturbateurs des actes de présentation sémantique auxquelles ils n'auraient aucun accès sans en passer par ces boucles distribuées et partagées. En un mot, parler, c'est (se) faire penser ; parler, c'est dominer la prolifération des pensées alogiques instantanées qui prolifèrent au sein des psyches individuelles, et imposer simultanément à toutes, au moyen des contributions alternées de chacun, une présentation sémantique convergente, réarticulant des unités dialogiques aux contenus gnosiologiques surpuissants, imposée par un enchaînement moteur régulé, sensoriellement contraignant, temporellement durable, et continuellement renouvelable. A travers cette expérience, on parvient à la fois à masquer la polyphonie intérieure, à constituer un locuteur comme agent homogène opposable à autrui, à se transmuier en moi articulant mémoire et projet à la perception présente, et à se faire croire en la continuité de ce moi en assumant l'existence d'un « pilote cognitif » subconscient qui serait aux commandes de la parole et aurait planifié les actions sémantiques en amont de leur exécution. Cette approche renverse la perspective classique : d'un point de vue psychologique, la question n'est pas de savoir comment les formes reflètent un sens qui leur préexisterait ; au contraire, la question est de comprendre comment les formes langagières, repensées comme actions sensorimotrices bouclées à effets distribués sur soi et autrui, contribuent à faire co-émerger les expériences sémantiques que nous vivons et partageons à tout instant ; comment l'action logique refait continuellement de nous ce que nous croyons être par état consubstantiel et définitoire : l'idée, la pensée, l'intelligence se font, se forment, se renouvellent indéfiniment via le logos compris comme gestualité motrice et perceptuelle ; dans cette perspective, on comprend que les points de soudure de l'action somatique et de l'action psychique relevés par la théorie des cognèmes puissent être considérés comme un lieu d'affleurement empirique cardinal de cette dynamique cruciale dans la condition humaine.

Une fois que ceci est posé, tout le programme linguistique se déroule : la typologie linguistique peut se donner pour rôle de comprendre l'unité et la diversité des protocoles particuliers du « (se) faire penser » dans les langues naturelles ; la syntaxe devient la modélisation des principes d'enchaînements et des modèles de présentation cognitive (ref basque et breton) ; la sémantique grammaticale devient la modélisation des opérations interprétatives déclenchées par l'exécution phonatoire de tel ou tel marqueur : quel processus combinatoire déclenche-t-on chez soi ou chez autrui en simulant ou exécutant une action verbale, un couple moteur-sensoriel, tel qu'une préposition, un article, une flexion verbale ? La cognématique apparaîtra donc comme un petit recoin de la conception du langage esquissée dans les lignes qui précèdent.

Dans ce cadre théorique, la question posée par le fait empirique des convergences morphologique est : la structure du morphème grammatical jouerait-elle un rôle déterminant, une fonction de guidage, dans la reconstruction des protocoles combinatoires qu'il s'agit de mettre en œuvre à l'interprétation adressée (exophasique) ou réflexive (endophasique) ? Ce que l'on constate, c'est que ces unités, une fois repensées comme actions à effet perceptuel partagé et coordonné, sont cognitivement efficaces dans la génération de l'effet à obtenir. Dès lors que des sujets en instance « d'incorporation langagière » (dans les deux sens : (ré)incorporer l'individu « soi » au groupe des « autrui », et incorporer les pratiques dynamiques d'autrui au corps propre du soi) vivent et se font vivre l'expérience d'actes phonatoires efficaces dans la production du sens, il n'est pas surprenant qu'il acceptent de se conformer à la pratique, et même de l'améliorer au gré de l'utilisation toujours plus sensible et experte qu'ils en font, d'où le changement linguistique et l'évolution des systèmes, notamment en termes de réfection et de remotivation. Les sujets n'inventent pas la

cognématique, ils la reconnaissent et l'interprètent à leur manière propre, à travers leur expérience personnelle, et ce à des degrés variables, d'où une très ouverte variation idiolectale et dialectale (telle que la multiplicité des valeurs d'usage du contraste *aquí / acá* en castillan). La cognématique propose donc que la morphologie grammaticale, pensée comme action sensori-motrice distribuée à effets cognitifs-interprétatifs coordonnés (réflexif et adressé), présente une tendance à s'organiser de manière inconsciente et émergente : la procédure s'ajuste à l'effet comme l'outil à l'objet à créer et qu'il fait évoluer ; un *this* qui affiche la « notice de montage » de son signifié composite (récupération mémorielle *th* et acte présent de catégorisation *s* synchronisés *i*) n'est pas en soi une nécessité, il n'y a pas de déterminisme, mais on comprend que le signe en tant que pratique communautaire efficace soit *motivé*, ce qui est différent. Une telle vision des choses explique pourquoi l'organisation submorphologique est à la fois sporadique et cohérente : sporadique, parce qu'aucun déterminisme d'origine externe (expérience du monde physique) ou interne (innéisme lagagier) ne vient imposer les couplages action / pensée ; mais cohérente, parce que l'effet perceptuel de la motricité, lui, est un universel biomécanique de l'espèce, et que son exploitation, toujours facultative et divergente, s'appuie pourtant sur une base commune.

La cognématique affirme donc qu'une partie de la morphologie grammaticale comprend des unités composites formées d'éléments submorphémiques articulant certains protocoles interprétatifs, et qu'il est possible de prendre en compte ces indicateurs dans la modélisation du signifié de puissance des formes. Par exemple, en castillan, on identifie un élément formateur *n*, reconnu par Molho comme formant de l'article indéfini et de la négation, mais que l'on retrouve également dans la marque gérondive *-ndo*, par opposition à celle du participe passé *-do*. L'idée est donc que le gérondif castillan est marqué par un suffixe, une action vocale à effets perceptuels distribués (réflexif et adressé), et que cette marque se décompose en une marque de perfectivité *d*, commune au gérondif et au participe passé, et une marque de négation antéposée *n* ; l'effet sémantique obtenu par la mise en œuvre de l'action submorphémique *nd* est donc, littéralement et dans cet ordre : « ne pas achever », « ne pas accéder au terme de l'accomplissement », littéralement « inaccomplir », ceci s'appliquant au temps d'évènement précédemment introduit par la base lexicale du verbe, *cantando*. Pour le marqueur *d*, la valeur de clôture, terminale, est visualisée rétrospectivement dans le domaine spatial par la préposition de : *Vengo de Galicia* (la préposition *de* introduit le terme auquel il faut remonter mentalement pour trouver l'origine d'un mouvement).

Cette formulation à caractère instructionnel peut sembler behavioriste : on a bien dit qu'il ne s'agit pas d'un dispositif de type stimulus / réponse, mais d'une organisation de l'action morphémique potentiellement efficace, que les sujets sont susceptibles d'apprendre à reconnaître au point de la reproduire, voire de l'améliorer, l'effet de convergence de groupe finissant par déterminer des tendances émergentes en diachronie.

D'autre part, la cognématique peut être pensée à deux niveaux : l'hypothèse basse consiste à dire que les submorphèmes sont efficaces bien qu'en eux-même immotivés, c'est-à-dire arbitraires à leur propre niveau au sens saussurien du terme. En l'occurrence, on ne voit pas directement quel rapport il y aurait entre l'expérience motrice et sensible de la production ou audition de *n* (c'est la même chose : produire, c'est ouïr ; ouïr, c'est reproduire) et l'acte cognitif de négation ou de refus. Cette « cognématique molle » ne ferait que changer le niveau d'analyse morphémique. L'hypothèse haute est que le profil du schème combinatoire interprété est formellement déterminé par le profil de l'expérience motrice et sensible du son qui le vectorise. Pour les voyelles *i* et *a* les analogies sont bien connues : la valeur proximale ou conjonctive de *i* peut être mise en relation à la fois avec le geste de réduction de l'aperture et avec la perception auditive du formant aigu (caractéristique des harmoniques en espace réduit) alors que la valeur distale ou disjonctive de *a* est à relier au geste apertural ouvrant et à la perception du formant grave. Pour *n*, il faut noter que si l'ensemble de la phonation passe

par une déviation de l'expiration nasale vers la voie orale, l'articulation nasale consiste en une *inversion* partielle de cette commutation, avec la « reviation » d'une partie de l'air expiré vers, justement, la voie nasale : l'action nasale s'oppose localement à la tendance orale généralisée pour la parole. On touche ici à la limite de ce qui est techniquement démontrable : on peut construire des analogies pertinentes, on peut dans certains cas les illustrer statistiquement par exemple en comptabilisant dans le lexique les unités munies de matrices consonantiques comme cela se fait pour les langues sémitiques et l'anglais, mais il est extrêmement difficile d'imaginer un protocole d'observation directe des corrélations physico-cognitives qui lieraient l'expérience des actions à celle de la genèse du sens.

La nature du cognème est donc posée : unité phonémique d'action motrice-sensorielle dont le profil spécifie une composante de la valeur combinatoire constituant le signifié de puissance d'un marqueur grammatical libre ou lié, et ce autant réflexivement pour le locuteur que destinativement pour l'allocutaire s'il en est. En seconde partie nous présentons le fonctionnement de l'alternance *i/a* et certaines de ses manifestations dans la deixis spatiale ; et en troisième partie, nous proposons ce qu'Adamczewski appelle un « grammatoscope » : une vue d'ensemble, non exhaustive mais représentative, de divers secteurs de la morpho-sémantique grammaticale du castillan où le phénomène de la compositionnalité cognémique se manifeste.

2. Questions de méthodologie : le cas de l'alternance *i/a*

D'une certaine manière la cognématique généralise la définition de la fonction poétique du langage, à savoir la projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique : dans un poème, une sonorité ciblée est mise en exergue par sa récurrence en position saillante telle que la rime, concentrant l'attention de l'auditeur et suscitant un acte de sémiosis : l'attribution d'une valeur « ajoutée » qui la fait sortir du rang du cortège des autres syllables. Concernant la sémantique grammaticale, le linguiste crée des rapprochements entre des formes alternantes telles que *aquí* et *acá* : parlant du paradigme, il en syntagmatise les formes dans son discours même, qu'il s'agisse de texte (ici même), de grammaires descriptives, ou de discussions profanes à prétensions plus ou moins expertes comme on les trouve sur les forums de discussions. Le fait est que c'est en comparant *aquí* et *acá* que l'on y repère une constante (*aqu-* / *ac-*) articulée à une variable (*i/a*), et le contraste des valeurs interprétées doit beaucoup aux conditions même de la création de la mise en contraste. En principe l'espagnol ibérique utilise *aquí* (*hoy estoy aquí*) et l'espagnol hispano-américain *acá* (*hoy estoy acá*) ; en pratique des études de corpus récentes (Demello 2002) suggèrent que du Mexique à l'Argentine et au Chili on observe bien des pratiques différenciées de l'usage exclusif de l'une ou l'autre forme ou de leur alternance et que ces pratiques varient bien sûr avec l'aire, mais aussi l'âge du groupe considéré, sa situation socio-linguistique, sa position parmi les autres groupes, et la nature de l'interaction considérée. On trouve par exemple deux titres de chansons, *No soy de aquí ni soy de allá* (Facundo Cabral, Argentine) et *No soy de acá* (Escafandra, Costa Rica). Dans le premier cas *aquí* s'oppose contextuellement à *allá* et, très probablement, contraste avec l'usage d'un *acá* moins marqué, ce qui en fait un candidat acceptable pour une analyse cognématique ; pour le second, c'est beaucoup moins probant. La cognématique, pour des raisons évidentes, est une mise en œuvre cognitive qui dépend inévitablement des conditions particulière et générale d'expérience des faits langagiers par les sujets, y compris la polylexie : les sujets, souvent, savent que leurs pratiques individuelles ou communautaires contrastent avec celles d'autres (la multiplicité des forums de discussion en métalinguistique profane en sont l'illustration).

Il convient donc de travailler à deux niveaux et distinguer une *cognématique générale puissancielle* d'une *cognématique particulière effective* : la première est celle que tout sujet peut ou pourrait construire à partir de l'expérience de l'ensemble des formes et variations attestables, ce que personne ne fait jamais ; la seconde est celle que tout sujet va concrètement former à partir de son expérience personnelle. Revenons à l'exemple de Francisco Cabral : le fait que *aquí* contraste avec *acá*, de cognématique potentielle, s'actualise en cognématique effective s'il se vérifie, sur corpus, que Cabral lui-même alterne les deux formes et/ou interagit régulièrement avec des interlocuteurs qui le font. Un lecteur muni d'un autre système de semiosis pourra ne pas relever le caractère marqué de *aquí* ou même ne pas l'opposer du tout à *acá*.

La méthode est donc la suivante : (i) relever des alternances formelles récurrentes et repérables par les sujets, telle que la variable *i/a* dans *aquí / acá* et *allí / allá*; (ii) déterminer les conditions sensori-motrices de l'expérience de la phonation et de l'audition des marqueurs dans ses rapports avec la variation des effets de sens constatés. Pour *i/a* on relève essentiellement trois propriétés :

(a) proprioception tactile, associée à la perception visuelle de la parole d'autrui : *i* est un geste de fermeture, de réduction du degré d'aperture ; il donne lieu à l'expérience sensible d'une réduction du volume de la cavité orale. *a* est un geste d'ouverture, d'augmentation du degré d'aperture.

(b) proprioception et perception des qualités acoustiques du son émis : *i* se distingue par la perception du formant aigu, corrélé à la notion de petitesse et à celle de rapprochement par effet Doppler ; *a* se distingue par la perception du formant grave corrélé à la grandeur spatiale et à l'éloignement.

(c) éventuellement, perception des harmoniques réverbérés par le milieu ambiant en cas de confinement : *i* ne génère aucun écho, ou très peu ; *a* suscite une réponse acoustique de l'environnement (qui aurait l'idée de tester l'écho d'une caverne en utilisant *i* ? autrement dit : qui ignore ce fait ?).

A partir de ces trois propriétés, on observe la formation de valeurs typiques, parfois contradictoires :

- *aquí* désigne un espace étroit ; *acá*, un espace plus large ou moins précisément défini : *ven aquí, junto a mí* vs *ven acá*.

- *aquí* est centré sur le locuteur, allocutaire non compris : ce marqueur porte l'attention sur ce qui différencie le point de vue élocutif de tout autre ; *acá*, de par sa portée spatiale élargie et la sollicitation d'une réponse acoustique environnementale enveloppante et inclusive, intègre d'office l'interlocuteur et crée des effets, paradoxalement, de rapprochement dans le domaine la connaissance partagée (*los de acá*) et de l'émotion empathique (*ven acá*, qui peut être affectueux, adressé à un enfant) : *acá* fonctionne comme opérateur d'inclusion et de neutralisation de l'altérité interlocutive. La Real Academia de la lengua de Yucatán parle d'emplois contraproxémiques de *acá* pour un usage oral ultrafréquent de *ven acá* destiné non pas à faire s'approcher physiquement la personne, mais à solliciter son attention et sa bienveillance en soulignant son inclusion (*ven*) dans l'espace figuré autour du centre locutif élargi (*acá*). On peut donc se demander si les dialectes qui ont porté leur préférence sur la forme en *-a* n'ont pas tout simplement retenu la forme « élargie » et inclusive en raison du type de relation intersubjective qu'elle valorise, au détriment de la forme en *i* « rétrécie » et restrictive.

- *aquí* est muni d'une valeur heuristique, qui relèverait de la phase 1 dite rhématique dans la grammaire métaopérationnelle d'Henri Adamczewski : sa fonction est prioritairement spatiale et définit un locus déictique, *acá* est présupposant et relativise le locus au type de relation qui lie les interlocuteurs

Ven acá, no me hagas correr... ¡no me hagas que vaya detrás de tí!

Cette alternance est rapprocher de qui / qua en italien (avec la même distinction entre la cognématique puissancielle – constructible à partir du constat de l'ensemble des pratiques – et la cognématique effective construite par un sujet individuel dans le cadre de ses pratiques communautaires et de ses rencontres avec les pratiques d'autres groupes sociolinguistiques). En français, on dit *Viens ici !* à un enfant à qui on présente l'instruction pour la première fois, à titre heuristique, étant entendu que la consigne pourrait ne pas être exécutée : l'énonciation marque l'altérité possible des points de vues interlocutifs du côté de la réception (ce qui correspond à la configuration 1 de la Théorie des Relations interlocutives de Douay et Roulland). En revanche on dit *Viens là !* quand la possibilité d'un tel désaccord n'est même plus prise en compte : là, à caractère présupposant, simule la prédéfinition du lieu que ici présenterait heuristiquement, rendant sa définition irrévocable et sa compréhension indiscutable.

- *Je suis là !*

- *Où ça ?*

- *Ben, ici ! Dans le bureau !*

Et en situation, une mère disant *Vient ici* tend à se mettre en contact oculaire direct avec l'enfant, alors qu'avec un *Viens là* exaspéré elle tend à le placer physiquement au lieu voulu en le manipulant comme un objet. En situation de groupe, par exemple un photographe plaçant des élèves pour une photo de classe, on entend *toi, mets-toi ici, et toi mets-toi là*, où là est un *ici* numéro deux relatif à un *ici* numéro un, différentiel et présupposant : si le photographe place chaque élève en son *ici* propre il fait découvrir à chacun un hic indépendant de celui des autres, éventuellement improvisé à l'instant même de sa formulation ; en utilisant *là*, il fait référence à une répartition spatiale préméditée, laissant l'impression que le placement était planifié, ou du moins sous son contrôle exclusif. Le castillan produit un effet comparable dans des formules du type *ya no estoy aquí, ahora estoy acá*. En français, en situation d'appel en début de cours, un élève peut répondre à son nom en disant « je suis ici » pour se localiser différenciellement dans le groupe, alors que « je suis là » signifie « (je suis) présent », c'est-à-dire, inclus dans l'espace déictique partagé. Au cours d'une conversation à Valladolid il y a une vingtaine d'années, étant moi-même étudiant, j'ai été repris pour avoir utilisé la formule *la gente de acá* qui m'incluait dans le groupe désigné, alors que dans ma situation il fallait utiliser *aquí*. Il est remarquable de constater qu'en espagnol et en italien la deixis spatiale (*ici, là*) a été démultipliée par l'introduction du contraste *i/a (aquí, acá : allí, allá ; qui, qua ; lì, là)* : des gestes phonatoires fortement contrastés sont potentiellement porteurs de mises en rapport interlocutives homologues, et selon le système de parole adopté on peut se focaliser exclusivement sur l'un ou l'autre, ou les faire alterner.

3. Autres opérateurs cognématiques

Les lignes qui suivent se limiteront inévitablement à un bref survol des opérateurs concernés. Chacun d'entre eux requiert une discussion détaillée et la prise en compte de débats existants sur la sémantique grammaticale des systèmes indépendamment de l'introduction des cognèmes.

En position initiale, N est de manière assez flagrante la signature régulière de la négation (*no, nada, nadie, nunca, ninguno*), ce qui en fait un candidat recevable comme élément formateur constitutif d'une opération d'invalidation de la catégorie portée par le reste du marqueur (assertion, objet, personne, temps, sélection) ; ceci est manifeste sur l'ensemble des domaines roman et germanique entre autres. En position non initiale il semble bien que le même élément formateur soit représenté dans divers systèmes :

- l'article indéfini *un*, le numéral *uno* : refus de spécification de l'occurrence rapportée à la classe notionnelle sélectionnée par le nom.

- le gérondif : refus de l'actualisation du temps d'évènement (*n*) jusqu'au terme de l'accomplissement, la limite finale (*d*) ; le couple *nd* grammaticalise iconiquement ce que signifie littéralement le métaterme lexical « in-accompli ». Ce couple *nd* pour l'inaccompli verbal est très largement diffusé sous la forme *nt* dans le domaine nominal et adjectival (*-ante, -ente, -ento, -iento*) : processus en cours (*doctorando*), activité récurrente (*cantante*), processus permanent (*repelente*), processus dont le déroulement est visualisé *in medias res* (*tratamiento*) et/ou résultativement (*armamento*)¹. Dans une étude consacrée au verbe *andar*, Mathilde Quitard a présenté divers arguments suggérant que dans la racine lexical même du verbe on retrouve l'élément *-nd-* : *andar* focalise l'interprétation sur la représentation de l'expérience du mouvement spatial dans son déroulement biomécanique (avec des effets secondaires : l'indétermination du but et les états psychologiques afférents, incertitude etc.), par contraste avec entre autres *ir*, qui focalise l'attention sur la trajectoire et ses limites au détriment de l'expérience du vecteur. De ce fait, *andando* duplique le couple *nd* dans la racine et le suffixe, marquant séparément l'aspect lexical (Aktionsart, atélécité / imperfectivité) et l'aspect grammatical (inaccomplissement). Le fait n'est pas isolé, il se retrouve dans *cantando / cantante* et d'autres.

- la troisième personne du pluriel : *llaman a la puerta* ne signifie « ils frappent à la porte » que dans un contexte où les interlocuteurs partagent la connaissance du groupe censé venir les rejoindre ; en l'absence de ce savoir, la forme signifie l'indétermination du référent du sujet, et donc l'ouverture possible à tout agent autre que les interlocuteurs susceptible de se présenter : le formant négatif marque l'ignorance, donc une question, dont la réponse pourra être singulière ou plurielle (le français *on frappe à la porte* présente la même ambivalence et *on* possède le même formant – il s'agit bien d'un pronom indéfini).

- les suffixes diminutifs et augmentatifs : *neblina* est défini par María Moliner « niebla ligera » (c'est à peine de la niebla), « enturbamiento del aire por cualquier cosa » (ce n'en est plus), « cosa que impide la visión o comprensión clara de una cosa » (ici non plus, c'est l'effet qui s'en rapproche). De même, *llovizna* est une pluie qui mérite à peine son nom de *lluvia*. Ces diminutifs indiquent que la catégorie sémantique dénotée par la racine est relativement inadéquate par rapport à l'occurrence qui s'en éloigne par la faiblesse de l'impression sensorielle (d'où la notion de diminutif) ou son caractère métaphorique (dernier sens de *neblina*) : l'occurrence est tenue en deçà de la catégorie vers laquelle elle tend (*i*) mais l'identification parfaite étant refusée (*n*). Pour les augmentatifs (*ricachón, dormilón, besucón*) : la racine est une caractéristique (adjectif *rico*) ou un comportement (besuquear, dormir) auquel le sujet est réduit comme à un ensemble catégoriel (comme peut l'être une couleur) et que le locuteur juge négativement, réproouve, condamne.

N est-il à proprement parler « négatif » ? Rappelons que la nasalité, en tant que geste articulatoire, est un abaissement de la luette qui conduit à la *reviation* partielle vers les fosses

¹ Une étude systématique de cette série doit distinguer les classes de mots (nom, adjectif), la valence verbale (transitivité), le statut diachronique du suffixe (archaïque ou savant, etc.). Cependant, quels que soient les moteurs diachroniques, les sujets construisent la cognématique synchronique à partir de leur expérience synchronique des faits de langue. Ainsi ils peuvent être amenés à remotiver un contraste comme *-mento / -miento* sur une base autre que le changement linguistique.

nasales d'une partie de l'air dévié par l'acte de parole vers le canal oral : la nasalité ouvre momentanément un itinéraire de substitution, un pontage, une solution autre que celle généralement retenue. Et de fait, dans le dialogue, l'emploi de la négation consiste à proposer une voie argumentative autre que celle que l'on prête à l'interlocuteur, à la présupposition, à une voix énonciative non locutive (en cas de polyphonie) : de même que N est dialogique dans sa dimension articulatoire (déviation / réviation) l'effet sémantique induit l'est structurellement (approbation / rejet). Observons par exemple une singularité de *no*. En aragonais et en gascon, on trouve des comparaisons du type *es más rico que no su hermano*, comme en français *il est plus riche que ne l'est son frère*. La démarche consiste à s'inscrire en « faux relatif » contre un propos rapporté à un énonciateur autre que le locuteur : « son frère est riche (certes), mais lui l'est davantage ». Or il se trouve qu'en anglais le second terme de la comparaison est introduit par *than*, dont a proposé qu'il s'agit d'un *thaT* rectifié par le formant négatif, exactement avec la valeur dialogiquement « réviatoire » qui décline le second terme de la comparaison. On trouve en basque une démarche analogue avec *baino* « que » (de la comparaison, c'est-à-dire *than*) : *anaia baino aberatsagoa da* 'frère que riche-plus est' « il est plus riche que son frère » ; en breton l'équivalent de *than* est *eget*, lui-même dérivé de *ket* « pas » (*n'on ket sur* « je ne suis pas sûr »), négatif donc. Il est frappant de remarquer que cet emploi d'un marqueur incontestablement négatif dans le domaine roman, *no*, ait pour homologue anglais un formant, *-n* de *than*, lui-même équivalent à une forme celtique négative, *ket*, tous dans la même fonction exactement. Il existe du reste une suspicion de diffusion typologique assez large du formant *n* dans l'expression de la négation hors du domaine Indo-Européen : elle a donné lieu à une brève mais inconclusive discussion sur la liste de diffusion de l'Association de Linguistique Typologique et on ne dispose pas pour l'heure de données de corpus concluantes, dans un sens ou un autre, sur la question.

M

Compte tenu de la diffusion de *m* dans le paradigme des formes nominales de première personne (*me, mí, mi*) dans le domaine roman, mais aussi dans le domaine verbale en première personne plurielle (*-mos*), et au singulier dans d'autres langues ou antérieurement en diachronie (latin : *amabam*), il est raisonnable de considérer ce formant comme la manifestation d'une prise de position explicite et singulière du locuteur qui parle de lui-même ou manifeste sa présence ou son activité. M est fortement impliqué dans le domaine de la modalité (cf. anglais *may, must, mood, modality* ; en castillan : la *mente* et le suffixe adverbialisant *-mente ; mientras, mas*) et la quantification subjective (*much, many, more, most* ; en castillan : *muy, mucho, más, menos*). Ce type d'analyse suggère l'hypothèse d'une compositionnalité totale pour certains mots comme *mente* avec *m* de première personne et *nt* d'intériorisation et de continuité : le processus continu qui siège en moi ; la conscience, l'esprit. Il convient d'être prudent : autant la prolifération des marqueurs en *m* (*muy* etc.) rend probable la reconnaissance d'un formant, autant les formes plus isolées comme *mente* (cf. *mind* ; allemand *meinen* « penser », de même forme que le possessif), si séduisante que soit leur analyse, sont nettement moins candidates à une cognémisation effective par leurs utilisateurs, aussi seule une démarche expérimentale pourrait-elle faire progresser la question.

R

Dans les langues romanes, on semble pouvoir poser que l'actualisation du temps d'évènement du verbe est représentable par une tension, un vecteur compris entre une borne initiale R (formant *r* de l'infinitif) et une borne terminale T (formant *t/d* du participe passé) : *cantar, cantado* ; et entre les deux, une forme composée *nt / nd* pour le « non-accès » à la borne T (inaccomplissement). Dans le domaine nominal on trouve une multiplicité de suffixes porteurs du formant *r* et lié à l'agentivité, en combinaison avec le formant *t/d* de

l'accomplissement : *matador* « celui qui actualise » (*r*) l'accès au terme (*d*) du processus dénoté par la racine. Avec l'adjectif, le support nominal de l'incidence interne disparaît, et le même chemin conceptuel est dit prédicativement d'un support nominal extérieur : *encantador*, *seductor* (la variation formelle dénote l'ancienneté diachronique du couplage *t/r* sans modifier la valeur des formants, qui sont parfois affriqué : *bienhechor*). *Comedor* est polysémique : « gros mangeur » ou « salle à manger », « réfectoire » – selon la nature de la base lexicale l'interprétant sait s'il s'agit de l'agent, du lieu d'activité etc., et ce rapport n'est pas précisé (cf. aussi *-ero* : *zapatero*, nom de l'agent fabriquant les chaussures ; *ganadero* : qualification de l'activité autour du bétail sans identification d'un agent déterminé ; *ganadería* : activité). Pour un adjectif comme *rectangular*, c'est le parcours oculaire constitutif de la forme par l'observateur qui est en cause : le rectangle n'a rien d'un agent, mais la construction phénoménologique de l'objet conceptuel, elle, mobilise un parcours et un schéma d'action mentale. Des adjectifs comme *rectangular* et *familiar* laissent une impression de dynamisme et de durée vécue : celle de la simulation de l'expérience.

Dans ces conditions on devrait pouvoir faire des prédictions sur les sémantismes contrastés d'alternances telles que *alimentario / alimenticio*. De facto, les occurrences de *conducta alimentaria* sont six fois plus nombreuses que celles de *conducta alimenticia*, apparemment utilisé dans des contextes plus jargonnants, où l'activité proprement dite est une lointaine abstraction (recherche en nutrition etc.). Celles de *pensión alimenticia* sont deux fois plus nombreuses que celles de *pensión alimentaria* : *pensión* n'est pas directement lié à l'acte alimentaire. Mais la langue est-elle vraiment libre d'évoluer « comme bon lui semble » ? Certaines distributions sont inévitablement influencées par les faits de contact et les clichés internationaux, surtout en langue de spécialité mondialisée, aussi serait-il une erreur de tout motiver par des facteurs socio- et psycholinguistiques internes : une langue n'est pas un échantillon de laboratoire mais un système dynamique de comportements communautaires dans un environnement complexe.

Il convient donc de voir en *r* le formant d'une agence indéterminée, comparable à la « personne puissancielle de causation » de Moignet ; la dimension inchoative de l'infinitif est un effet secondaire : dans *cantar*, référer un processus à une agence indéterminée revient à mettre en question le principe d'actualisation, donc s'en tenir à sa phase d'amorçage, l'inchoation (si le type de procès évoqué dispose bien d'une telle borne dans son aspect lexical), mais ceci est dû à la mise en rapport de *r* avec un vecteur orienté de type « temps d'évènement » ; dès l'instant où la polarité du vecteur est neutralisée, par exemple par un formant *d* de perfectivation pour le participe passé (*-ado*), l'ajout de *r* ne crée plus de valeur inchoative (sauf à la retrouver dans la racine lexicale : *creador*).

Pour ce qui est des formes personnelles du verbe, le futur, *cantará*, articule donc un agent potentiel *r* à une forme d'actualisation présente : en somme, une prise en charge par le locuteur de l'actualisation du procès à un moment où cela ne va pas de soi. Il en découle habituellement un futur, mais aussi l'imposition à l'allocutaire d'une hypothèse subjective, du type *será Juan* « c'est Jean » (ce ne peut être que Jean). En assumant au présent de parole l'actualisation du procès, le locuteur caractérise le caractère singulier et subjectif de la validation, l'opposant implicitement à toute autre source, à commencé par l'allocutaire, exclu du processus de validation : ceci nous place sur le terrain de l'interlocutivité, c'est-à-dire du marquage des états cognitifs des patenaires de l'acte de langage en termes de conjonction ou de disjonction, et ce dans le cadre de la théorie de l'esprit de l'autre que tout locuteur suppose inconsciemment en continu – *será Juan* anticipe un désaccord possible (évidemment motivé par l'absence de Juan au champ visuel à l'instant de déclaration malgré la certitude du locuteur) ; *es Juan* présume d'un consensus acquis pour la raison inverse. Pour sa part, le conditionnel *serían las dos de la tarde* « il devait être deux heures de l'après-midi » renvoie la prise en charge de l'actualisation de *r* non plus au présent, mais au passé : ce n'est pas le

locuteur actuel qui certifie la chose, mais un énonciateur, au sens polyphonique du terme. Le terrain est cette fois celui du dialogisme : le positionnement de la démarche élocutive dans la dette énonciative due à des déclarants antérieurs, fictifs ou réels, et mis en scène par la morphosyntaxe. La valeur du formant *r* se conserve, mais elle est insérée dans un environnement complexe par sa dimension dialogique et interlocutive : délégation à une source énonciative altérisée, et mise en retrait du conflit avec l'allocutaire (auquel le locuteur s'oppose plus directement en tant qu'instance présente).

Le subjonctif a donné lieu à un échange important avec Gilles Luquet. Le point de convergence manifeste est en effet la linguistique du signe : la structure du signe doit être prise en compte pour modéliser le signifié de puissance. Je considère que l'articulation phonatoire et de ses effets perceptuels multimodaux est constitutive des processus de genèse du sens qu'elle vectorise pour le locuteur comme pour l'allocutaire (parole réflexive endophasique, ou parole adressée exophasique). La mise au point de Gilles Luquet sur le contraste *ra / se* est tout à fait compatible avec cela :

Si on les compare l'un à l'autre, les morphèmes *ra* et *se* ont donc en commun d'avoir des formants consonantiques qui encodent, sinon la représentation d'un obstacle à franchir, comme /r/, du moins celle d'une difficulté, comme /s/. Cela confère à ces formants une certaine aptitude – et rien de plus qu'une aptitude – à signifier l'inactualisation d'un événement, puisque cette opération de pensée oblige un sujet parlant à faire abstraction de son expérience du temps.

Si l'on rapporte ceci à la notion de boucle autopoïétique dans le cadre de la théorie de l'enaction de Varela et Maturana, et selon une vision corporelle et distribuée de la cognition, on peut dire que *ra* et *se*, en tant que gestes articulatoires, font vivre aux co-expérientes de la parole (locuteur, allocutaire) un effet de résistance susceptible d'être détecté et enregistré comme tel (l'aptitude dans la formulation de Luquet) au point de devenir une représentation mémorisée (*entrenched* en linguistique cognitive) assumée comme une forme d'encodage (alors qu'elle ne l'était pas au départ). On peut montrer que l'effort articulatoire requis par *ra* est nettement supérieur à celui de *se*, en relation avec le pouvoir virtualisateur supérieur du premier sur le second. A cet égard je signalais dans l'article de 2007 que *ra* semblait liée à une hypothèse dont le contenu était singulièrement assumé par le locuteur (dans un contexte où un désaccord interlocutif était anticipable) alors que la forme en *se* manifestait une hypothèse étayée par des motivations contextuelles (d'où supputation d'un accord interlocutif sur la validité de son contenu en tant qu'hypothèse) :

Supongamos que la artesa oceánica estuviera dividida por una colina o por una cresta, de forma que determinase una cuenca polar y otra ecuatorial.

Es casi seguro que Venus fuese humedo durante su formación, pero su superficie esta ahora completamente seca.

L'autre aspect du débat concerne l'isomorphisme relatif entre le futur et la forme en *ra*, *cantará / cantara*: est-on fondé oui ou non à parler de futur virtuel pour le second et actuel pour le premier ? La question se sous-décline en au moins trois autres : (i) l'origine de *ra*, un plus-que-parfait latin, continue-t-elle à jouer en synchronie un rôle de blocage qui interdisse aux sujets contemporains de former par remotivation un lien analogique entre les deux formes ? (ii) le contraste des schémas accentuels participe-t-il à la formation d'un contraste ? On sait que dans certaines variétés d'espagnol en Amérique hispanique il existe la possibilité de modifier le schéma accentuel des verbes soit dans le contexte de certains registres de

conjugaison (*voseo*), soit dans le lit intonosyntaxique de certaines modalités interlocutives à forte connotation émotionnelle (injonction, conflit etc.) : un impératif oxyton est plus directif qu'un impératif paroxyton (d'où l'intérêt de l'apocope quand elle se présente). Existe-t-il entre le futur et le subjonctif en *ra* un contraste de cet ordre ? Gilles Luquet fonde l'opposition entre personne objective et subjectives sur ce même critère. (iii) étant entendu que la forme en *ra* ne saurait être un futur référenciel au sens classique du terme, de quelle futurité parle-t-on ? de celle de l'acceptation du propos par l'interprétant (et non de celle de l'évènement) : dans *será Juan, será* diffère l'acceptation du fait par l'allocutaire ; dans *Supongamos que la artesa oceánica estuviera dividida por una colina o por una cresta (...)*, c'est l'acceptation de la validité de l'hypothèse elle-même qui serait différée : le contraste futur actuel / futur virtuel envisagé concerne non pas l'évènement, mais la distribution intersubjective des moments de validation de la prédication partagée par l'acte de langage médiateur. Le présupposé sous-jacent est qu'une connaissance est une prédication qui fait l'objet d'un consensus intersubjectif et que l'actualisation se négocie par étapes jalonnées par des marqueurs grammaticaux, eux-mêmes des bouquets de gestes articulatoires à effets cognitifs modélisables par des formants correspondant à des processus de genèse du sens vectorisés somatiquement, les cognèmes.

S et T

On a analysé le formant *t* comme la marque d'une occlusion interceptive terminale, en sortie de cavité orale. Si l'on se réfère aux propositions de Toussaint, son symétrique devrait être *k* : occlusion interceptive initiale (vélaire), précoce dans la voie orale. On ne trouve pas cela en castillan, dont on sait que le *r* n'est pas le formant d'une borne aspectuelle inchoative, en revanche c'est bien ce que l'on a en basque, avec le participe futur en *-ko* (une marque génitive) vs le participe passé en *-tu* (probablement emprunté à *-tus* latin). Le formant *t/d* intervient de diverses manières : dans l'aspect et la quantification, très étroitement liés, y compris sous la forme du suffixe *-azo* ; et dans la préposition *de*, où il fixe le terme de la source de mouvement à laquelle on remonte (le caractère formantique de ce *d-* est transparent en italien avec le contraste *di / da* où la variable *i/a* joue relativement à la constante *d*, ce qui est caractéristique des agencements cognémiques).

Le cas de *s* est assez complexe. Dans le principe, de par sa position terminale (coronale) et le trait continu (non interceptif) il s'agit d'une forme essentiellement actualisatrice que l'on trouve dans la conjugaison personnelle (2^e personne du singulier : actualisation du procès par l'allocutaire) et le pluriel des noms (*perros* : actualisation de la classe par l'ensemble des occurrences envisageables, avec plus ou moins d'ouverture selon les contextes). En anglais, le *-s* personnel est réservé au délocutif singulier : marque d'actualisation du procès en dépit de l'absence à l'interlocution, virtualisatrice par définition ; et *-s* est absent du délocutif pluriel, le pluriel étant lui-même un autre processus actualisateur appliqué au sujet, et le plus souvent signifié par le même élément formateur *-s*. Douay et Roulland, dans le cadre de la théorie des relations interlocutives, proposent que l'anglais articule deux systèmes d'opposition, l'un intérieur à l'interlocution (*I* vs *you*) et l'autre opposant les domaine interlocutif dans son ensemble (*we*) à son extériorité prise dans son ensemble (*they*), ce qui place le délocutif singulier (*he, she, it*) hors-système (c'est-à-dire ni interlocutif, ni représentatif de l'ensemble extra-interlocutif). C'est une autre manière d'aborder le problème, très cohérente, et la question de la liaison au rôle de *-s* est à approfondir. Ce que montrent des éléments, c'est qu'un formant n'est jamais déterminé à jouer un rôle préétabli dans un système distributionnel : *-s* est allocutif en espagnol, délocutif en anglais, et pluriel des deux côtés. En allemand, *s* se combine à *t* pour la personne allocutive (*du singst* « tu chantes ») alors que le délocutif est disjoint de l'interlocutif par *-t*, marque de clôture et de sortie (*er singt* « il

chante »), ce qui fait apparaître le rôle pivot de *st*, frontière médiatrice entre le moi subjectif et le hors-moi délocutif.

Dans les langues germaniques, la combinaison *st* est largement représentée : dans le lexique, comme classificateur notionnel (notion d'immobilité, fixité, interception) ; et dans le grammatical, avec la même valeur appliqué à des processus abstraits de formation du sens (système de la personne ; degré des adjectifs : superlatif). En castillan aussi, cette combinaison joue un rôle essentiel. Elle concerne d'une part la deixis (*ese / este*) et d'autre part les deux verbes « être » (*es / está*). On ne rappellera pas l'énorme quantité de travaux qui alimentent la réflexion sur chacun. En faisant une fois encore la part belle à l'interlocution, on signalera simplement que *ese* participe d'une définition intersubjectivement distribuée de la notion lexicale par laquelle il convient de définir l'occurrence considérée (*ese libro*) alors que *este* part du principe que la définition classificatoire en est acquise, accordant au locuteur la toute-puissance que lui confèrent la présupposition et l'anaphore dans le discours : *ese* est « participatif » et associe l'allocutaire ; *este*, non, d'où sa réputation de centrage sur la première personne. Un clivage analogue se retrouve pour les verbes : selon Lescano *ser* rapporte le jugement à une source énonciative autre que le locuteur alors que *estar* marque la prise en charge locutive, d'où des contrastes du type *la película está buena vs la película es buena, pero no me gusta (está étant exclu dans ce dernier cas)* : la modélisation correcte du contraste résiderait dans la mise en scène des rapports énonciatifs et, donc, interlocutifs (une prise en charge locutive directe se traduit automatiquement par un contraste avec la position que serait susceptible d'adopter l'autrui à qui on s'adresse, alors que la délégation énonciative, présupposante, est génératrice de conventionnalité et de consensus). Et selon cette étude le profil des rapports mis en scène est étroitement lié à l'expérience articulatoire associée à l'actualisation des formants, vecteurs d'opérateurs cognémiques.

Contrastes vocaliques

Le contraste vocalique le plus notable en castillan est l'alternance *i/a* dans le domaine de la spatialité, et sans doute la flexion *ía* de l'imparfait des verbes en *-er* et *-ir*. Pour ce qui est de la voyelle thématique des verbes, l'hypothèse d'un rapport entre la voyelle d'infinitif et le sémantisme du verbe (Aktionsart, agentivité, transitivité ou réflexivité, caractère animé ou animé du référent du sujet) a été avancée à diverses reprises, par Yishai Tobin notamment, et elle demeure controversée. Par delà la question de la « motivation », elle présente un intérêt majeur dans les langues romanes : celui de mettre en lumière ce en quoi consiste le subjonctif présent. Avec un verbe en *-ar* (voyelle ouverte), la voyelle subjonctive est *e* (fermée), et inversement (*-er / -ir*, semi-fermé et fermé > subjonctif en *a*, ouvert). Le principe est au fond très simple : l'infinitif, forme lemmatique d'amorçage du système, « propose » une voyelle munie de propriétés (degré d'aperture), et le locuteur peut soit actualiser le verbe en retenant dans la conjugaison une voyelle de degré d'aperture identique ou comparable (*cantar, canta*), ce qui ratifie l'acceptation de la proposée initiale ; soit virtualiser le verbe en récusant la voyelle thématique proposée par l'infinitif et en la remplaçant par une voyelle subjonctive de degré d'aperture notablement différent (*cantar, cante*). En ce sens, le subjonctif est bien la marque d'une intervention subjective sur les conditions de validation de la prédication, ce que corrobore « l'anomalie vélaire » de certains verbes : la propagation de la signature vélaire de la première personne indicative (*conozco*) sur l'ensemble du paradigme personnel du subjonctif présent (*conozca, -s* etc.). Pour faire écho aux questions soulevées par Gilles Luquet en la matière, doit-on considérer que la première personne flexionnelle est absente au subjonctif présent, ou omniprésente à toutes les personnes, mais manifestée uniquement par les verbes auxquels la diachronie a « fait cadeau » d'un écart radical au présent ?

L'enjeu du subjonctif est que tous les comportements du signe peuvent être pris en compte, ce qui constitue le programme scientifique proposé par Luquet ; mais tous ne relèvent pas de la

cognématique. En effet, la modification *a/e* de *canta / cante* ne vaudrait pas tant par ce que *e* véhicule intrinsèquement comme expérience articulatoire que par la manière dont *e* se différencie de *a*, la voyelle thématique : si la démarche a cette valeur oppositive, alors le fait qu'il s'agisse de *e* plutôt que *i* n'est pas forcément essentiel, et il faut résister à la tentation de surmotiver le système. Si par contre les voyelles infinitives sont, comme le suggère Tobin, sémantiquement pertinentes, alors la voyelle subjunctive renvoie à ce critère en arrière-plan. On constate ici que la compositionnalité du signe ne détermine pas nécessairement l'identification de formants stables, et que, de fait, la cognématique est un cas particulier de la linguistique du signe, que son pouvoir explicatif s'applique à une partie de l'observable de manière cohérente, mais pas nécessairement à l'ensemble ; et qu'elle est donc compatible, par cette distribution même, avec d'autres principes appliqués à des domaines morphologiques qui ne relèvent pas d'elle.

Conclusion

La linguistique du signe, dont la cognématique, mais avant elle les très importants travaux de Maurice Toussaint et l'ensemble de ce qui s'est produit dans les domaines hispanique et italianiste en France, traditionnellement plus réceptifs – ou à tout le moins plus curieux, moins hostiles – à ces questions délicates, a le mérite de sortir du dualisme saussurien non pas en récusant en bloc la question de l'arbitraire ou de la motivation, non pas en défendant la motivation formelle du signe par le déterminisme de l'expérience sensible, mais en adoptant la position inverse : en considérant la parole pour ce qu'elle est, une systématique éthologique à la fois individuelle et intersubjectivement coordonnée, à la fois sensori-motrice et sémantique. On retrouve l'idée toute simple, triviale et bien connue bien que largement oubliée, que les profils de la cognition et les formes des actes de représentation sont aussi conditionnés par l'expérience sensori-motrice qui les vectorise même si la récurrence des actions, l'apprentissage, la mémoire, la force de comparaison et de prédiction intentionnelle permettent de s'en affranchir partiellement, exactement comme l'enfant qui selon Piaget construit sa représentation de l'espace à travers les parcours qu'il y réalise (cf. l'exemple de *rectangular*), aboutissant à l'abstraction par le trûchement du concret, et pas uniquement dans le domaine de la métaphore. La question réside donc autant dans ce que les chemins de la pensée doivent à ceux de la parole et de la corporéité en général que dans la problématique inverse, plus typiquement cognitiviste. La force de ce type de recherche est d'accepter le fait langagier pour ce qu'il est dans l'expérience vivante ordinaire et de poser ouvertement la question de la nature du sens et de son rôle dans le renouvellement continu de la condition humaine, du rôle épiphylogénétique de l'instrument (organon) prothétique : les notions de « signe », « morphème », « structure » etc. ne peuvent aller de soi, elles demandent à être construites à partir d'une simulation de l'expérience que l'on en a, de la sensorimotricité à sa sémosis qui en est réalisée. Il s'agit de s'affranchir d'une phénoménologie scientiste, illusoirement objectiviste, de troisième personne, pour réintégrer les phénoménologies de première et seconde personne.

Bibliographie

Adamczewski, H. & Delmas, C. (1982), *Grammaire Linguistique de l'Anglais*, Colin, Paris.

- Arapu, D. (1988), « Eléments de symbolisme dans l'expression morphologique », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, LXXXIII (compte rendu de l'exposé de la séance du 12 décembre 1987).
- Bateson, G. (1979), *Mind and Nature, a necessary unity*, Bantam.
- Benveniste, E. (1939), « Nature du signe linguistique », *Acta Linguistica*, I, Copenhagen, reprinted in (1966) *Problèmes de linguistique générale*, I, Gallimard, 49-55.
- Bottineau, D. (2002), « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », LOWE, R. (dir.), en collaboration avec PATTEE, J. et TREMBLAY, R., *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe, Actes du IX^e colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, Canada, 423-437.
- Bottineau, D. (2003a), « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », Ouattara, A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications, Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000*, Ophrys, Gap, France, 185-201.
- Bottineau, D. (2003b), « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », MONNERET, Ph. (dir.), *Cahiers de linguistique analogique, n° 1 – Juin 2003, Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires (ABELL), Dijon, 209-228.
- Bottineau, D. (2003c), « De la linguistique à la traductologie : remarques sur les suffixes –y et –ous et leurs traductions françaises », BALLARD, M. & ELKALADI, A., *Traductologie, linguistique et traduction*, Artois Presses Université, Arras, France, 73-82.
- Bottineau, D. (2004), « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », DELMAS, C. & ROUX, L., *La contradiction en anglais, C.I.E.R.E.C. Travaux 116*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 27-53.
- Bottineau, D. (2005), « Prédication et interaction cognitive en basque », François, J. & Behr, I., *Les constituants prédictifs et la diversité des langues, Mémoires de la Société de Linguistique, XIV*, Peeters, Louvain, 97-132.
- Bottineau, D. (2005), « Périphrases verbales et genèse de la prédication en langue anglaise », Le Querler, N. & Bat-Zeev Shyldkrot H. (dir.), *Les périphrases verbales, Lingvisticæ Investigationes Supplementa 25*, Benjamins, 475-495.
- Bottineau, D. (2006), « Le cognème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais », BANKS, D. (éd.), *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, L'Harmattan, 143-164.
- Bottineau, D. (2007a), « The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, vol. 1, no2, 50-74, <http://www.semiotics.ca/issues/pjos-1-2.pdf>
- Bottineau, D. (2007b), « Cet étrange étranger, l'allocutaire : l'exemple des relations unité / ensemble », Girard, G. (ed), *L'étrange / étranger*, Atelier linguistique de l'ALAES, 46e congrès de la SAES, Nantes, 12-14 mai 2006, C.I.E.R.E.C. Travaux, Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- Bottineau, D. (2008), « La morphosyntaxe allocutive du sens grammatical », *Revue de Sémantique et Pragmatique* 19/20, 71-98.
- Bottineau, D. (2010), « Language and enaction », Stewart, J., Gapenne, O. & Di Paolo, E. (eds), *Enaction: towards a new paradigm for cognitive science*, MIT, à paraître.
- Bourguine, P. & Stewart, J. (2004), "Autopoiesis and Cognition", *Artificial Life* 10, 327-345.
- Chastaing, M. (1958), « Le symbolisme des voyelles : signification des 'i' » I & II, *Journal de Psychologie*, 55, 403-23 & 461-81.
- Chastaing, M. (1960), « Audition colorée : une enquête », *Vie et langage*, 105, 631-7.

- Chastaing, M. (1961), « Des sons et des couleurs », *Vie et langage*, 112, 158-65.
- Chastaing, M. (1962), « La brillance des voyelles », *Archivum linguisticum*, 14, 1-13.
- Chastaing, M. (1964), « L'opposition des consonnes sourdes aux consonnes sonores et muettes : a-t-elle une valeur symbolique? », *Vie et langage*, 147, 367-70.
- Chastaing, M. (1965a), « Dernières recherches sur le symbolisme vocalique de la petitesse », *Revue philosophique*, 155, 141-56.
- Chevalier, J.-C. (1980), « Mot et sens du mot », Joly, A. & Hirtle, W. (eds), *Langage et psychomécanique du langage, Etudes dédiées à Roch Valin*, Presses de L'Université de Lille, Presses de L'Université Laval - Québec, 75-86.
- Chevalier, J.-C., Launay, M. et Molho, M. (1984), « La raison du signifiant », *Modèles Linguistiques*, 6/2, 12, 27-41.
- Chevalier, J.-C., Launay, M. et Molho, M. (1986), « Pour une linguistique du signifiant », *Actes des Colloques de Linguistique Hispanique 1*, 95-99.
- Cotte, P. et al., *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette, 1993.
- Coursil, J. (2000), *La fonction muette du langage*, Ibis Rouge Éditions, presses Universitaires Créoles, Guadeloupe.
- Curat, H. (1991), *Morphologie verbale et référence temporelle en français moderne*, Droz, Genève.
- Danon-Boileau, L. (1983), « *This, that, which, what* et la construction de la référence », *Travaux du CIEREC XXXIX, Méthodes en linguistique anglaise*, Université de Saint-Etienne.
- Danon-Boileau, L. (1991), « De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité », *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 79-87.
- Darbord, B. (1994), « Sur le contenu de la forme en *ra* en espagnol et en portugais », *Actes des Colloques de Linguistique Hispanique 5*, 313-323.
- Davis, J., Gorup, R. J. & Stern, N. (Eds) (2006), *Advances in Functional Linguistics, Columbia School beyond its origins*, Studies in Functional and Structural Linguistics 48, John Benjamins.
- Demello, George (2002), « *Aquí* versus *acá* en el habla culta contemporanea », *Lexis*, vol.26, n°1, 131-163.
- Dennett, D.C. (1991), *Consciousness Explained*. Boston: Little, Brown and Co.
- Dessalles, J.-L. (2000), *Aux origines du langage - Une histoire naturelle de la parole*, Hermès, Paris.
- Diver, W. (1979), "Phonology as human behavior," in D. Aaronson and R. Rieber (eds.), *Psycholinguistic research: implications and applications*. Hillsdale, N.Y., Lawrence Erlbaum Assoc., 161-182.
- Douay, C. (2000), *Éléments pour une théorie de l'interlocution, Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Presses Universitaires de Rennes.
- Duchet, J.-L. (1990), « Arbitraire et motivation dans le lexique et la morphologie de l'anglais », ROUX, L. (ed), *L'organisation du sens, domaine anglais, Recueil en l'honneur de Jean Lavédrine, Travaux du CIEREC, LXVIII*, 57-66.
- Edelman G. (1989), *The remembered present: a biological theory of consciousness*, Basic Books, New York.
- Engler, R. (1962), « Théorie et critique d'un principe saussurien. L'arbitraire du signe », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 19, 5-66.
- Engler, R. (1964), « Compléments à l'arbitraire », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, 25-32.
- Erard, Y., « De l'énonciation à l'enaction. L'inscription corporelle de la langue », *Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage, n° 11, Mélanges offerts en hommage à Mortéza Mahmoudian, tome I et II*.

- Feldman, J., & Narayanan, S. (2004). "Embodied meaning in a neural theory of language". *Brain and Language*, 89, 385-392.
- Firth, J.-R. (1930) *Speech*, London, Ernest Benn.
- Fischer, O., & Nänny, M. (eds.) (2001), *The Motivated Sign : Iconicity in Language and Literature 2*, Benjamins, 249-276.
- Fischer Jorgensen, E. (1978), « On the universal character of phonetic symbolism with special reference to vowels », *Studia linguistica*, 32, 80-90.
- Fónagy, I. (1983), *La vive voix, essai de psycho-phonétique*, Payot.
- Gallese, V., & Lakoff, G. (2005), The brain's concepts: the role of the sensory-motor system in conceptual knowledge. *Cognitive Neuropsychology*, 22 (3/4), 455-479.
- Gardiner, A. H. ([1932] 1951), *The Theory of Speech and Language*, Oxford, Clarendon Press.
- Gardner, H. (1985), *The mind's new science: a history of the cognitive revolution*. Basic Books, New York.
- Genette, G. (1976), *Mimologiques*, Seuil.
- Givon, T. (1994), "On the Co-evolution of Language, Cognition and Neurology". Paper for 10th meeting of Language Origins Society, Berkeley.
- Grammont, M. (1933), *Traité de phonétique*, Delagrave, 377-424.
- Guillaume, G. (1964), *Langage et science du langage*, Paris, Québec, Nizet/P. U. Laval.
- Heine, B. (1997). *Cognitive foundations of grammar*. New York: Oxford University Press.
- Jacob F. (1970), *La logique du vivant*, Gallimard, Paris.
- Jakobson, R. & Waugh, L. ([1979] 1980), *La charpente phonique du langage*, Minuit.
- Jespersen, O. ([1922] 1933), « Symbolic value of the vowel i », *Linguistica*, College Park, Maryland, 283-303.
- Keller, P.-H. (2006), *Le dialogue du corps et de l'esprit*, Odile Jacob, Paris.
- Kravchenko, A. V. (2004), "Essential properties of language from the point of view of autopoiesis", <http://cogprints.org/4008/01/PropertiesOfLanguage.pdf>
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1999), *Philosophy In The Flesh: the Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, Basic Books.
- Langacker R.W. (1987), *Foundations of cognitive grammar*. Stanford University Press, Stanford.
- Larthomas, P. (1988), « Notes sur ça, ci et l'alternance *ila* en français », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Blanche-Benveniste, C., Chervel, A. & Gross, M., Publications de l'Université de Provence, 271-9.
- Lavie, R. (2003),
- Launay, M. (1987), « Signe, signifiant, signifié : leçons de Saussure et de Guillaume » in Chevalier, J.-C., Delport, M.-F. et Vich-Campos, M. (éds.) (1987), *Mélanges offerts à M. Molho. III : Linguistique - Fontenay-aux-Roses, ENS, N° spécial de Les Cahiers de Fontenay* (vol. 46-48), 139-159.
- Leroi-Gourhan A. (1964), *Le geste et la parole. I. Technique et langage. II. La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, Paris.
- Lieberman, P. (1991), *Uniquely Human: The Evolution of Speech, Thought, and Selfless Behavior*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Luquet, G. (1996a), "Un caso de motivación del signo lingüístico : oposición regular / irregular en la historia de los pretéritos indefinidos", in Alonso González, A. *et alii* (éds.) - *Actas del III Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española* (Salamanca, 22-27 November 1993), Arco Libros, Madrid, 403-410.

- Luquet, G. (1996b) – “Arbitrariness and Non-Arbitrariness in the Historical Evolution of Language” in Tollis, F. (ed.), *The Psychomechanics of language and guillaumism = LynX* (Valence et Philadelphie), 5, 154-157.
- Luquet, G. (2004), *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco / Libros.
- Macchi, Y. (1986), « Du rôle du signifiant dans la genèse du sens énonciatif », *Langages*, 82, 67-82.
- Macchi, Y. (1991) « Halte aux manipulations sémiques : de la métaphore chimique en sémantique », *Modèles Linguistiques*, 13/1, 25 101-116.
- Magni, M. (1988), *I più comuni errori di italiano*, Editions De Vecchi, Paris.
- Maturana, H. (1978), “Biology of language: The epistemology of reality”, in Miller, G., and E. Lenneberg (eds.), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*, New York: Academic Press, 1978, 27-64.
- Maturana H.R. & Varela F.J. (1980). *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*. Reidel, Dordrecht.
- Maturana H. & Varela F.J. (1987), *The Tree of Knowledge: the biological roots of human understanding*, Shambhala, Boston, London.
- McNeill, D. (2005), *Gesture and thought*, Chicago & London: University of Chicago Press.
- Molho, M. (1980), « Verbe et personne. De l'arbitraire du signe », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 5, 5-23.
- Molho, M. (1986), « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, 82, *Le signifiant*, 41-51.
- Molho, M. (1988), « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/lo* », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Blanche-Benveniste, C., Chervel, A. & Gross, M., Publications de l'Université de Provence, 291-303.
- Newman, S. S. (1933), « Further Experiments in Phonetic Symbolism », *American Journal of Psychology*, 45, 53-75.
- Nobile, L. (2003), “L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard”, in *Rivista di Filologia Cognitiva*, Roma.
- Nobile, L. (2008), "Sémantique et phonologie du système des personnes en italien : un cas d'iconicité diagrammatique ?", in Louis Begioni et Giancarlo Gerlini (éds.), *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe*, Actes du colloque des 22-23 octobre 2007, Université de Lille 3 "Charles de Gaulle" (à paraître).
- Olivier, G. & Juan de Mendoza, J. L. (2001), “Generation of oculomotor images during tasks requiring visual recognition of polygons”, *Perceptual and Motor Skills*, 92, 1233-1247.
- Oudeyer, P.-Y. (2006), *Self-organization in the evolution of speech*, Oxford.
- Peirce, C. S. [1894] “What is a Sign”, In: Houser; Kloesel (eds). *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings. Vol 2. (1893-1913)*, Indiana University Press.
- Philps, D. (2003), « L'invariance sub-lexicale et le marqueur », *Anglophonia / Sigma 14*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail : 177-193.
- Reid, W., Otheguy, R. & Stern, N. (eds) (2002), *Signal, Meaning, and Message, Perspectives on sign-based linguistics*, John Benjamins.
- Robert, S. (éd.). (2003), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*, Peeters, Louvain-Paris.
- Robert, S. & Chapouthier, G. (2006), “The Mosaic of Language”, *Marges linguistiques – Issue N°11, May 2006 - M.L.M.S. Publisher, 160-166. <http://www.marges-linguistiques.com> - 13250 Saint-Chamas (France)*

- Salzen, E. A. (2006), "From Calls to Words : How ethology can bridge the divide", *Marges linguistiques* - Numéro 11, Mai 2006 - M.L.M.S. éditeur, 200-217, <http://www.marges-linguistiques.com> - 13250 Saint-Chamas (France)
- Shanon, B. (1993), *The Representational and The Presentational: An essay on cognition and the study of mind*. London: Harvester-Wheatsheaf.
- Stewart, J. (1996). "Cognition = Life : Implications for higher-level cognition." *Behavioural Processes* 35: 311-326.
- Studdert-Kennedy, M., & Goldstein L. (2003). Launching language: the gestural origin of discrete infinity. In M. H. Christiansen & S. Kirby (Eds.), *Language evolution* (pp. 235-254). Oxford: Oxford University Press.
- Talmy, L. (2000), *Toward a Cognitive Semantics, volumes I and II*, MIT Press.
- Tobin, Y. (1993), *Aspect in the English Verb*, Longman.
- Tobin, Y. (1997), *Phonology as human behavior: Theoretical implications and clinical applications*. Durham & London: Duke University Press.
- Tollis, F. (1998a), « À propos de la prétendue "négativité" de *algún* » in *Estudios en honor del Profesor Josse de Kock*, Leuven University Press, 519-528.
- Tollis, F. (1998b), « Le couplage analytique des morphèmes en /un/- et en -/l/-, vu de l'espagnol » in Leeman, Danielle, Boone, Annie *et alii*, *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, L'Harmattan, Paris :, 132-145.
- Toussaint, M., (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier.
- Varela F., Thompson E. & Rosch E. (1993). *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*. MIT Press, Cambridge.
- Viel, M. (1993), « L'opposition i-æ en anglais : ordre des voyelles, ordre des mots, iconicité », *L'ordre des mots II - Domaine anglais, CIEREC, Travaux LXXXI*, 181-193, Saint-Etienne.
- Vygotsky L.S. (1962), *Thought and Language*. E.Kaufmann & G.Vakar, eds & trans., MIT Press, Cambridge.
- Waugh, L. (1993), « Lexique : iconicité diagrammatique », *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 227-34.
- Whorf, B. Lee. (1956), *Language, thought, and reality: selected writings of Benjamin Lee Whorf.*, Ed. J.B. Carroll, MIT Press, Cambridge.
- Wilson, M. (2002), "Six views of embodied cognition". *Psychological Bulletin and Review*, 9(4), 625-636.
- Ziemke, T. (2002), "What's that thing called embodiment?" in *Proceedings of the 25th Annual Meeting of the Cognitive Science Society*, Lawrence Erlbaum, 1305-1310.